

le faire dans son pays. Nous lisons dans la demi-page littéraire du **Petit Parisien** :

Les maniaques des lettres abondent. M. Anderson Baten, paisible citoyen du Texas, en est un. Sur les événements mondiaux, il ne connaît pas grand'chose, mais sur Shakespeare, il sait tout. Cet Américain original a, en effet, voué sa vie au culte du grand dramaturge anglais et à la rédaction d'une encyclopédie qui ne compte pas moins de quinze cents pages. Tous les mots dont l'auteur de *King Lear* s'est servi y sont cités, chacun avec l'indication de l'acte et de la scène où il a été employé.

M. Anderson Baten a dressé aussi des statistiques fort curieuses. Il s'est amusé, par exemple, à compter combien de fois le grand William a employé le mot « amour » dans toute son œuvre et il a constaté que ce nombre est de 2.559. Le mot « haine », par contre, revient seulement 228 fois.

J'aime mieux Pierre Louys dressant dans ses « Notes pour Aphrodite » le répertoire des mots employés ou à employer. En fait de manuscrits précieux, M. Armand Godoy possède ce répertoire, où Pierre Louys, avons-nous rapporté — c'était dans *l'Ami du Lettré* — tenait le compte des vocables. De là, ces voluptueuses litanies: *Chair*, p. 79, 1 fois; *Nombril*, 0. Et dans les « Notes pour l'orgie »: *Mains*: 32; *Cheveux*: 26; *Genoux*: 29. Tout cela de la belle écriture de Pierre Louys. Il nous souvient aussi du « Vocabulaire de la 1^{re} édition de *Bilitis* », où le vocable *caresse* revenait jusqu'à devenir la plus douce obsession. Voilà des *caresses* qui feront quelque jour leurs cent mille francs. Pourquoi les poètes, alors, n'en auraient-ils pas leur part?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Albert Doyen. — Concerts Padeloup, premières auditions: *Quatrième Symphonie* d'Albert Roussel; *Radio-Panoramique*, d'Arthur Honegger. — Société des Concerts du Conservatoire: Mme Hélène Pignari-Salles.

La mort d'Albert Doyen a causé une douloureuse surprise: il n'était âgé que de cinquante-trois ans et semblait destiné à une longue carrière. Quelques heures avant d'être frappé, il dirigeait une répétition de ces Fêtes du Peuple, auxquelles il avait dévoué, depuis 1918, toute son activité généreuse. Il voulait que la musique fût ce qu'elle doit être

en vérité: une religion unissant dans un même amour du beau des gens venus de toutes parts. Il voulait que le peuple fût amené à comprendre et à aimer l'art. Il n'était point un utopiste, mais un réalisateur et il sut prouver du même coup son amour du peuple et son amour du beau. Musicien de grand talent, auteur du *Chant du Midi*, sur des paroles de Georges Chennevières, des *Noces de la Terre et du Soleil* (Saint-Georges de Bouhélier), du *Chant Triomphal* (V. Hugo), des *Voix du Vieux Monde* (Georges Duhamel), de recueils de chants sur des poèmes de Verhaeren, de Georges Duhamel, de Vildrac, de Verlaine, d'André Spire, on lui doit aussi deux Sonates pour le piano, une sonate pour le violon, un Trio et un Quatuor, mais ce sont les œuvres de large inspiration qui ont le mieux convenu à son tempérament. Par sa vie et par son exemple, il semble avoir en quelque sorte illustré la devise de Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs*, devise qu'il fit sienne si parfaitement:

Art et peuple fleurissent ensemble
Telle est ma pensée, à moi Hans Sachs.

Mais il y ajoutait aussi celle de Kundry — de la Kundry repentante: *Servir*. Le bel artiste et l'honnête homme que fut Albert Doyen laisse des regrets profonds parmi tous ceux qui l'ont connu.

Prodige: une affiche où trois noms de musiciens vivants se présentaient, seuls, sans s'abriter derrière Beethoven, Wagner ou Mozart, et une salle cependant comble. On a vu cela aux concerts Padeloup, et cela donne aux prophètes de malheur le démenti le plus éclatant qui se puisse infliger. Je sais bien ce que les augures pourront dire, que le jour où, au lieu de grouper deux œuvres nouvelles d'Honegger et d'Albert Roussel et une reprise de Maurice Ravel, on affichera des productions d'auteurs inconnus, la salle sera déserte. Mais qui obligera jamais les associations à comprendre si mal leur intérêt? Si l'on veut bien suivre M. Albert Wolff dont les suggestions paraissent si raisonnables (et le succès de ce concert montre qu'elles sont également profitables), on pourra toujours corser l'intérêt des séances de premières auditions soit par l'apport d'un compositeur renommé, soit

par l'adjonction d'un ouvrage moderne, mais déjà consacré. Quel qu'il en soit, la preuve est faite et si les autres associations comprennent leur intérêt, elles suivront le mouvement au lieu de s'en tenir à ce ridicule et mesquin parti-pris d'ignorance feinte de ce qui se passe chez le voisin et faire incidere, comme par hasard, premières auditions et reprises.

Mais venons-en à l'essentiel. La *Quatrième Symphonie* de **M. Albert Roussel** a soulevé l'enthousiasme unanime. Il a fallu biffer l'un des mouvements, le scherzo, et des applaudissements sans fin ont contraint le compositeur à venir sur la scène. Jamais succès ne m'a semblé mieux mérité. Cette *Symphonie en la majeur*, comme sa devancière la *Symphonie en sol mineur* est un des chefs-d'œuvre de notre musique contemporaine, et j'emploie ces mots à bon escient, en leur donnant tout leur sens. Par la qualité des idées, par la hauteur de la pensée, la sérénité, la puissance de cet art, par la maîtrise de la composition, la perfection de la forme aussi bien que par sa distinction, sa noblesse et, j'ajouterais, sa harmonie, la *Symphonie en la* est une grande, une très grande chose qui fait non seulement honneur au maître qui l'a signée, mais à l'art de son temps. Heureux ceux qui produisent de telles œuvres, si larges et si pleines, si jeunes et si bien venues qu'elles semblent, tout en reflétant ce qu'il y a de meilleur dans une époque, destinées à durer tant que les hommes comprendront la beauté!

La *Symphonie en la* débute par une introduction large et lente, pleine de noblesse, mais touchante, mais humaine en dépit de cette solennité que le cor anglais teinte de mélancolie. Suit un allegro dont le rythme net, la pulsation volontaire, ardente, rappelle certains passages de la *Troisième Symphonie*. Quelle jeunesse dans ce « dynamisme » véhément, dans cette orchestration si brillante, où les trompettes sonnent un chant de triomphe, la réexposition et la conclusion du mouvement! Le *lento* est pathétique, mais sans déclamation vaine. Aucun artifice dans cette phrase large, sincère, profonde et comme pudique. Une montée des violons semble traduire l'inquiétude qui va s'apaiser dans un retour de la phrase initiale. Puis vient le scherzo dont le rythme à

six-huit bondit librement et nous entraîne jusqu'au rondo final, qui va le continuer, un rondo plein de trouvailles ingénieuses où les bois, flûtes, hautbois, bassons semblent babiller sans répit, mais pour notre plus grand plaisir. Quelle vie, quel entrain! En toute justice il eût fallu bisser la symphonie tout entière, comme on fit du *scherzo*, comme on fit, il y a un an, de l'adorable *Sinfonietta* exécutée par l'Orchestre féminin de Mme Jane Evrard. M. Albert Wolff a mené à la victoire cette belle œuvre. Il a été payé de ses peines par un succès qui comptera dans sa carrière. Je n'ai, pour ma part, point souvent vu une salle dans un pareil état d'enthousiasme. Et l'on dit que le public est indifférent! Mais il est vrai que les moments comme ceux-là sont rares, où, par sa puissance, par l'irrésistible rayonnement de sa chaleur, une œuvre nouvelle impose à tous, comme en une apparition, l'image souveraine de la beauté.

Vous connaissez ce type — insupportable — de « pêcheurs d'ondes » qui tournant sans cesse les boutons de leur poste récepteur « prennent » de minute en minute une émission différente, passent de Radio-Paris à Hilversum, d'Hilversum à Sottens, de Sottens à Rome, de Rome à Londres-Regional pour revenir à Florence puis aux P. T. T. en passant par la Tour Eiffel. Et sans doute avez-vous subi le supplice infligé par ces pauvres instables, jamais satisfaits et pour qui la radiodiffusion n'a fait qu'ajouter un tourment aux maux de l'ancien monde, un besoin nouveau aux nécessités héréditaires. Eh bien, M. Arthur Honegger a voulu tracer le portrait symphonique de ces malades et nous donner une satire musicale de ces « amateurs » de musique qui ressemblent à l'amateur de livres peint par La Bruyère (amateur qui ne lit jamais et dont la bibliothèque est une « tannerie »). *Radio-Panoramique* nous promène ainsi à travers le monde et nous fait passer d'une page symphonique à la manière de Bach, à un jazz, à un choral protestant, à un air de musique exotique, à un morceau de grand opéra, puis à un concerto de piano, puis à une chanson de café-concert, puis à un récital d'orgue. On s'essouffle à le suivre dans cette course à travers le monde, mais on rit de ces gens « qui, par une intempérance de savoir — c'est La Bruyère qui parle — et par ne pouvoir

se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune. Ils sont les dupes de leur vaine curiosité et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse». Ainsi *Bouvard et Pécuchet* furent punis de leur vaine curiosité, de ce défaut « primaire » qui est le manque de méthode. La radio est semblable au plat d'Esopé, mais c'est beaucoup plus qu'un plat, c'est un repas au trop abondant menu. Ceux qui ne savent point choisir risquent l'indigestion. Mais l'art de M. Arthur Honegger sait assaisonner légèrement ces mets et ces condiments si variés; son esprit les relève d'épices choisies.

La Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de M. Philippe Gaubert, a repris elle aussi son activité. Après une séance d'ouverture consacrée à Saint-Saëns, et dont le programme comportait la *Symphonie* avec orgue, la *Nuit persane* (trop rarement jouée), le cortège de *Déjanire* et le *Concerto* en si mineur, pour violon, exécuté en perfection par M. Benedetti, un festival Bach-Beethoven valut aux deux violons solistes de l'excellent orchestre, MM. **Charmy** et **R. Pascal**, un très grand succès dans le double *Concerto* en ré mineur de Bach. *Ab quobus disce omnes*, pensait-on: cette virtuosité intrépide et cette « musicalité » des deux solistes, ne sont-elles pas les qualités mêmes de l'orchestre entier? Puis Mme **Hélène Pignari-Salles** joua le concerto en ut mineur de Beethoven avec cette merveilleuse sensibilité, cette souplesse exquise et cette force cependant, cette intelligence et cette grâce qui font d'elle l'artiste la plus accomplie et la meilleure pianiste de sa génération.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne. — LA PEINTURE. — Le Salon d'Automne, par son intérêt, sa variété et sa particularité, constitue la meilleure protestation contre la futile campagne entamée, on ne sait pourquoi, en faveur d'un Salon unique avec l'assentiment de peintres qui seraient peut-être les premiers à avoir à se plaindre de ce retour à une ancienne centralisation, administrative sinon pénitentiaire. Cette campagne